

Cercle d'histoire
d'archéologie et de
folklore d'Uccle
et environs



Geschied- en
heemkundige kring
van Ukkel
en omgeving

UCCLENSIA

Revue bimestrielle - Tweemaandelijks tijdschrift

Mai - Mei 2019

274



Le Cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore d'Uccle et environs asbl

Fondé en 1966 par une équipe présidée par Jean Marie Pierrard (président d'honneur fondateur), notre cercle a pour objectifs d'étudier et de faire connaître le passé d'Uccle et des communes environnantes et d'en sauvegarder le patrimoine. Dans ce but il organise régulièrement des activités comme des expositions, des conférences et des promenades ou visites guidées. Il publie aussi des ouvrages ainsi que sa revue, UCCLENSIA, qui paraît cinq fois par an. Il a aussi un site internet ainsi qu'une page facebook.

Conseil d'administration :

Patrick Ameeuw (président), Eric de Crayencour (vice-président), Brigitte Liesnard - Ameeuw (secrétaire), Pierre Goblet (trésorier), Yves Barette, André Buyse, Leo Camerlynck, Marcel Erken, Stephan Killens, Yvan Nobels, Clémy Temmerman, Louis Vannieuwenborgh (administrateurs).

Siège social :

Rue du Repos, 79 à 1180 Bruxelles

Téléphone : 02 374 60 80

Courriels : patrick.ameeuw@skynet.be ou cercle.histoire.uccle@gmail.com

Site internet : www.ucclensia.be

Page facebook (accessible par compte facebook)

N° d'entreprise 410.803.908

N° de compte bancaire : IBAN : BE15 0000 0622 0730

Cotisations annuelles

Membre ordinaire 15 € - membre étudiant 10 € - membre protecteur 25 € (minimum)

Geschied- en heemkundige kring van Ukkel en omgeving vzw

Opgericht in 1966 door een team onder leiding van Jean Marie Pierrard (erevoorzitter-stichter), heeft onze Kring als doelstellingen het verleden van Ukkel en omgeving te bestuderen en openbaren en voor de bewaring van het historische erfgoed ervan te ijveren. Daartoe organiseert deze regelmatig activiteiten zoals tentoonstellingen, lezingen, historische wandelingen en geleide bezoeken. Hij geeft ook boeken en het tijdschrift Ucclesia uit, dat 5 keer per jaar verschijnt en aan alle leden wordt verstuurd. Er is ook een Internetsite en een facebookpagina.

Bestuurraad :

Patrick Ameeuw (voorzitter), Eric de Crayencour (ondervoorzitter), Brigitte Liesnard - Ameeuw (secretaresse), Pierre Goblet (penningmeester), Yves Barette, André Buyse, Leo Camerlynck, Marcel Erken, Stephan Killens, Yvan Nobels, Clémy Temmerman, Louis Vannieuwenborgh (bestuurders).

Maatschappelijke zetel :

Ruststraat 79 te 1180 Brussel

Tel.: 02 374 60 80

Mails: patrick.ameeuw@skynet.be ou cercle.histoire.uccle@gmail.com

Internet: www.ucclensia.be

Facebookpagina (toegankelijk via facebookaccount)

Ondernemingsnummer 410.803.908

Bankrekening: IBAN : BE15 0000 0622 0730

Jaarlijkse bijdragen

Lid 15 € - student : 10 € - beschermend 25 € (min.)

XXX

Prix au numéro de la revue Ucclesia : € 3

Prijs van een nummer van het tijdschrift Ucclesia: € 3

Mise en page d'Ucclesia : Brigitte Liesnard

Layout van Ucclesia: Brigitte Liesnard

UCCLENSIA

Mai 2019 - n° 274

Mei 2019 - nr 274

Sommaire - Inhoud

	Une jeunesse passée à Saint-Job - Souvenirs de la famille Delit	2
	<i>Michèle Delit</i>	
	Les chasseurs de prinkères	11
	<i>Jacques Hirschbühler</i>	
	Deux chopes et un fusil abandonnés par les Allemands dans la ferme De Boeck à Drogenbos	17
	<i>Marcel Erken</i>	
	Campagne archéologique sur le site du Neckersgat en 2010-2011 : recension du rapport de fouilles	20
	<i>Patrick Ameeuw</i>	
	La nouvelle ligne de bus 37 et l'arrêt Peyo	25
	<i>Marcel Erken</i>	
	Dans la dernière prairie d'Uccle, les bovins sont en pâture	28
	<i>Louis Vannieuwenborgh</i>	
	Ik dien, Zei de Politieman (39 a)	29
	<i>Fritz Franz Couturier</i>	
	Vie du cercle	30

En couverture : L'imprimerie Delit, au n° 75 de la Montagne de Saint-Job (la maison blanche à 4 travées, à gauche, après le réverbère). Cliché 2015.

En couverture arrière : Planche de Wasterlain, parue dans l'hebdomadaire Spirou 3883, du 12 septembre 2012.

Publié avec le soutien de la Fédération Wallonie - Bruxelles, Services de l'Éducation permanente et du Patrimoine culturel, de la Commission communautaire française de Bruxelles - Capitale et de la commune d'Uccle

Une jeunesse passée à Saint-Job

Souvenirs de la famille Delit

Michèle Delit

Dans notre précédent numéro (273), nous évoquions l'imprimerie familiale Delit, située au n° 75 de la Montagne de Saint-Job. Comme on l'a dit, l'entreprise était exploitée par les frères Auguste et François Delit. Nous poursuivons sur cette lancée en publiant ici des souvenirs d'enfance et de jeunesse de Michèle Delit, fille d'Auguste.

L'école

J'ai vécu mon enfance durant les années 50 et j'ai fait mes classes maternelles et primaires à l'école communale n° 4, rue Jean Benaets, à Uccle-Saint-Job.

La famille de mon père est issue de Saint-Job depuis plusieurs générations. Celle de ma mère provient de deux villages : Habergy et Guelf, près d'Arlon, dans le sud de la province du Luxembourg.

Mon plus ancien souvenir d'école date de la fin de la 1^{ère} maternelle, c'était la fête des mères et nous avons appris une petite phrase pour souhaiter bonne fête à notre maman. Toutes les mamans étaient venues pour écouter ce que Mademoiselle Alice nous avait appris.



*Ecole communale de Saint-Job : première gardienne (1951-1952) :
Michèle est au troisième rang, troisième à partir de la gauche.
Collection de l'auteur.*

J'avais juste le petit chemin d'Avijl à prendre pour aller à l'école, même en rue, il n'y avait pas de voitures car personne n'en avait, il n'y avait donc aucun danger. Ce chemin, je l'ai parcouru quatre fois par jour et six jours par semaine. Nous rentrions à l'heure de midi vu que toutes les mamans étaient femmes au foyer. Le samedi il y avait classe le matin. Le jeudi après-midi nous avions congé.

À l'école primaire, il y avait des bancs en bois à deux places avec des encriers et nous devions tremper notre plume dans l'encrier pour pouvoir écrire, il y avait donc beaucoup de risques de faire des taches, c'est pourquoi nous utilisions des buvards à mettre sous la main pour écrire, et, régulièrement, retremper la plume dans l'encrier... sans faire de taches ! À la fin du travail nous essuyions la plume à l'aide d'un petit chiffon, par contre, nous devions toutes porter un tablier pour ne pas salir nos robes ou jupes, surtout à cause du risque des taches d'encre. Il y avait déjà sans doute des bics mais nous ne pouvions pas les utiliser à l'école.

En 6^{ème} primaire, nous avions des cours de couture et de broderie et nous avons fait notre tablier nous-mêmes ainsi que broder nos initiales.



*Ecole communale de Saint-Job : sixième primaire (1959-1960) :
Michèle est assise à l'avant, à droite. Collection de l'auteur.*

Nous avons également des cours d'éducation civique et de patriotisme. Chaque année, nous chantions la *Brabançonne* lors du jour férié du 11 novembre. Nous savions fort bien ce que cette journée représentait, c'était la fête de l'Armistice, donc l'accord de paix après la 1^{ère} Guerre mondiale.

Les garçons et les filles n'étaient pas dans le même bâtiment. À l'école des garçons il y avait dans le préau une grande plaque commémorative où tous les noms de ceux qui étaient tombés au combat étaient inscrits.

Pour cet événement, nous nous réunissions à l'école des garçons. Quelqu'un lisait les noms inscrits sur la plaque et nous disions après chaque nom tous ensemble « *Mort pour la Patrie* ». S'il y avait 40 noms à lire, nous répétions 40 fois « *Mort pour la Patrie* ».



La plaque commémorative de l'Ecole communale de Saint-Job, dans le préau de l'ancienne école des garçons (bâtiment rue Benaets côté plateau Avijl). Cliché 2015.

L'Harmonie Royale était également présente pour jouer la *Brabançonne*. C'était pour une fille de 6 à 12 ans un événement sérieux, très important et grandiose. J'étais très fière parce que mon père faisait partie de cette harmonie. Il jouait du tuba. Mon père avait eu un 1^{er} prix de tuba.

L'harmonie s'appelait *L'Écho du Bois de la Cambre*. Il y avait une deuxième harmonie à Saint-Job qu'on appelait *Les Suskes*, ceux-là étaient en rapport avec l'église et faisaient donc partie de la procession lors de la foire annuelle : on entendait à ce moment-là d'autres morceaux de musique. Les gens décoraient leurs fenêtres avec des symboles religieux ou un immense drapeau, ce qui était notre cas. Ceux qui ne faisaient pas partie de la procession étaient sur le pas de la porte ou aux fenêtres à l'étage. Je préférais me mettre à la fenêtre pour voir tout ce qui se passait.



Les musiciens de l'Echo du Bois de la Cambre, au parc de Wolvendael vers 1930. On reconnaît Auguste Delit au troisième rang sur la gauche (souligné par une croix). Collection de l'auteur.

L'école encore

D'autres souvenirs d'école me reviennent encore. Par exemple, si la directrice entrait en classe, chacune devait se lever à côté de son banc et disait « *Bonjour, Madame la Directrice* » et nous attendions la permission de nous rasseoir.

Nous avions un bulletin tous les samedis matins. En dehors des points pour les matières théoriques, il y avait quatre points de comportement : politesse et autres... Si nous avions 9/10 au moins pour les cours théoriques, nous recevions une image glissée dans le bulletin. Nous étions appelées une à une pour recevoir notre bulletin et l'institutrice nous faisait une appréciation personnelle.

En 5^{ème} primaire commencèrent les cours de natation. J'ai vu ainsi pour la première fois ce qu'était une piscine. Cela me parut un terrible événement car le bus venait nous chercher et j'ai tellement eu peur de toute cette eau et de ces cabines dans lesquelles il fallait se déshabiller que j'en ai oublié mon cartable dans la cabine. Nous devions aller jusqu'à la rue de la Perche à Saint-Gilles car à Uccle il n'y avait pas encore de piscine. C'est cette année également qu'en voyage scolaire j'ai pu voir la mer pour première fois.



L'Ecole communale de Saint-Job, ancienne école des filles (bâtiment rue Benaets côté chaussée de Saint-Job). Cliché 2015.

La fête de la Saint-Nicolas à l'école était également une grande fête où l'harmonie était invitée. Saint-Nicolas était accueilli en fanfare... mais le Père Fouettard l'accompagnait au cas où un enfant n'avait pas été sage.

Je n'étais pas peu fière, car papa qui faisait partie de l'harmonie avait également imprimé les faire-part d'invitation. Mon père et son frère étaient imprimeurs. Mon oncle jouait de la petite caisse et mon cousin de la clarinette.

Chaque classe faisait une représentation et Saint-Nicolas, accompagné du Père Fouettard, nous regardait. Il ne s'agissait pas de faire un pas de travers... et, en même temps, miracle de Saint-Nicolas, il nous déposait un cadeau à chacune sur notre banc. Quels merveilleux souvenirs que ces fêtes de Saint-Nicolas !

Pour l'entrée en secondaire j'ai reçu un magnifique cadeau : un stylo où l'on aspirait l'encre avec une plume en or.

Le « Patronage »

J'ai longtemps été dans le mouvement de jeunesse du « Patronage » où je passais de magnifiques dimanches après-midi. J'avais ainsi d'autres copines qu'à l'école et avec le « Patro » je participais à la procession. Une fois par an c'était la fête du « Patro » et nous faisons une représentation sur la scène de la *Maison Blanche*.

Le patronage dont je faisais partie s'appelait « Sainte Maria Goretti ». Nous étions nombreuses, uniquement des filles. Dans les années 1960 ce mouvement de jeunesse a décliné petit à petit. Le « Patro » était implanté avenue Latérale, menant en intérieur d'îlot jusqu'au 14, avenue Hamoir, domaine du couvent des religieuses appelé « Congrégation des âmes du Purgatoire ». Le couvent est actuellement démoli. Il y avait à l'époque (côté avenue Hamoir) une ancienne chapelle dont j'ai conservé une carte postale.



*La chapelle (aujourd'hui disparue) de la Congrégation des
Âmes du Purgatoire ; avenue Hamoir 14.
Collection de l'auteur.*

C'était un terrain valonneux avec des chemins comme en montagne – la chaussée de Waterloo monte à cet endroit. On pouvait croiser l'une ou l'autre sœur en méditation, en prière ou se promenant. Il y avait également un terrain de basket à mi-chemin entre l'avenue Hamoir et l'avenue Latérale ainsi qu'un toboggan. Les toilettes se trouvaient au niveau de l'avenue Latérale. C'est dire l'espace que nous avions pour nous amuser et jouer durant l'après-midi entre les trois prières...

Nous commençons par une prière à la Vierge Marie. A 16 h., une prière de partage avant la couque... et un peu avant 18 h. nous allions à la chapelle des sœurs au « Salut » pour terminer l'après-midi-patronage. Une religieuse musicienne y jouait sur un petit orgue.

Pour notre goûter nous venions chacune avec 5 francs et l'une d'entre nous allait chez « Samyn », acheter des couques chaussée de Waterloo, juste en face de l'école des filles tenue par des sœurs.

Les joies et les souvenirs heureux de ma jeunesse je les dois au Patronage. Il y avait d'autres mouvements de jeunesse à Saint-Job : pour les filles c'étaient les Guides et pour les garçons (quand même), les louveteaux pour les plus jeunes, et, à partir de 12 ans, les scouts.

A la maison

En ce qui concerne la vie quotidienne en ce début d'année 1960, j'ai connu le premier frigo Bosch que maman mettait sous tension uniquement en été. Nous avions le téléphone parce que mon père et mon oncle avaient continué l'entreprise d'imprimerie de mon grand-père. Les voisins qui n'avaient pas le téléphone utilisaient le nôtre de temps à autre et mettaient alors une pièce de 5 francs dans une boîte à l'imprimerie.

Nous avons quatre pièces d'habitation, une salle à manger et une pièce cuisine au rez-de-chaussée, et deux chambres à l'étage. Maman cuisinait sur un grand poêle à charbon et à bois au seul endroit où il y avait une pièce chauffée dans la maison, même en hiver.

C'est en 1960 également que j'ai vu la première cuisinière à gaz (bombonne), nous n'avions pas d'arrivée de gaz. L'évier était pourvu d'un robinet d'eau froide. Si nous avions besoin d'eau chaude pour la vaisselle ou le bain du samedi soir, elle était recueillie et chauffée dans de grands bassins sur la cuisinière à charbon et bois. Une bouilloire chauffait en permanence sur la cuisinière. Le soir, on faisait sa toilette et on remplissait en hiver les bouillottes d'eau chaude que l'on plaçait dans les lits. Il n'y avait pas de salle de bain, les toilettes se trouvaient à l'extérieur sur la cour. Il y en avait deux, une pour chaque famille.

Mon oncle avait deux enfants, une fille et un garçon, mon père avait également deux enfants, ma sœur et moi-même. Nous étions donc une communauté obligée pour le travail familial de l'imprimerie. Chaque famille avait également deux pièces au grenier et deux caves dont une ne contenait que le charbon déversé par le charbonnier à l'aide de grands sacs de 50 kg.

L'atelier d'imprimerie était chauffé par un poêle à charbon. En hiver, le premier travail de mon père était d'allumer le poêle à l'imprimerie et ma mère allumait celui dans la pièce de vie, la cuisine.

Nous n'avions pas de télévision. Je me souviens cependant avoir vu le mariage du roi Baudouin, le 15 décembre 1960, chez une vieille voisine que j'appelais « Nénène » dont l'écran de télévision ne faisait pas plus de 30/20 cm, grand maximum. Dans les années 60 j'écoutais chaque soir à 17 h l'émission animée par Daniel Filipacchi « Salut les Copains » sur France 1.



La maison du n° 75 de la Montagne de Saint-Job (la maison blanche à 4 travées, à gauche, après le réverbère). Cliché 2015.

Ma maman dans les années 1950 avait acheté une radio après plusieurs demandes de ma part. Je me souviens y avoir écouté les informations du 8 août 1956 concernant la terrible catastrophe minière du Bois du Cazier à Marcinelle.



Auguste Delit dans son jardin. Collection de l'auteur.

Que se passait-il dans la rue ?



Funérailles d'un oncle d'Auguste Delit (que l'on reconnaît au deuxième rang à droite). Vers 1950.

Le cortège longe la place Saint-Job (au fond, côté droit, la chaussée de Saint-Job). Collection de l'auteur.

Comme il n'y avait pas de voitures, je pouvais sans danger mettre mes patins à roulettes et jouer un bon moment.

J'ai encore connu en début de soirée en hiver, l'allumeur de réverbères.

La rue était animée, les enfants jouaient, les mamans faisaient les courses dans les nombreux commerces de proximité. Rien que dans ma rue, la Montagne de Saint-Job, il y avait : une épicerie, une mercerie, trois cafés (lieux de rencontre pour les hommes en soirée car peu avaient la télévision). Sur la place Saint-Job, il y avait deux autres cafés, deux boucheries

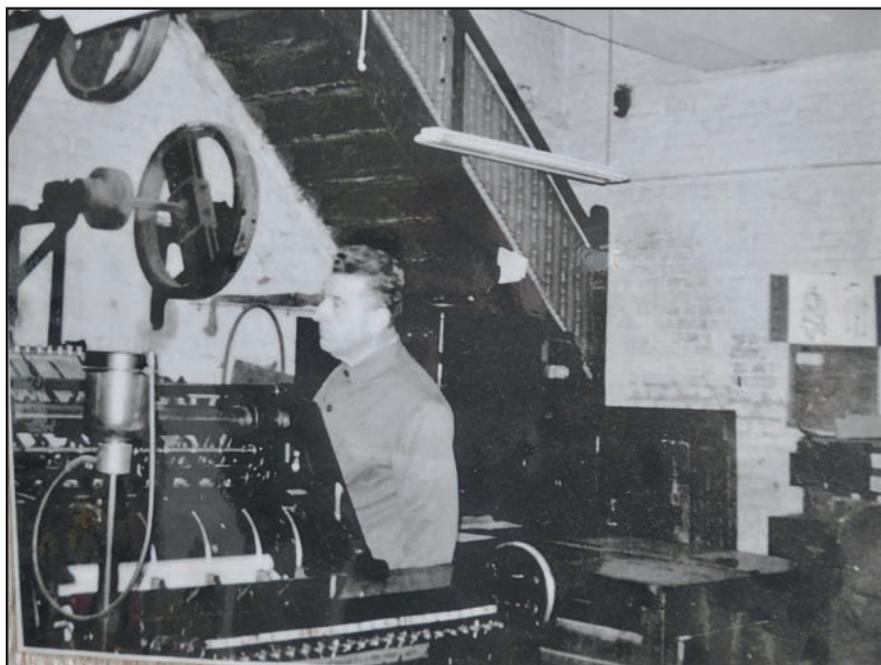
dont une boucherie chevaline, deux boulangeries-pâtisseries, un salon de coiffure, une librairie, une cordonnerie, une quincaillerie, une droguerie, un légumier, un fleuriste.

Il y avait aussi le service à domicile. Quand passait le laitier, nous lui présentions un pot au lait de deux litres et il y versait suivant notre demande une ou deux mesures d'un litre puisée dans une grande cruche. Il s'était modernisé et avait déjà une camionnette. Le pain nous était également porté à domicile par un garçon boulanger et encore en charrette tirée par un cheval. Je me souviens que ses gants en hiver n'étaient pas tricotés au bout des doigts pour pouvoir plus facilement rendre la monnaie.

Déchargement du papier

Lorsque le camion de chargement de rames de papier, commandé chez Plantin, à Anvers, nous étions tous et toutes de corvée pour les décharger, sauf ma sœur qui était trop petite.

L'ouvrier chargeait chacun d'une rame, c'était lourd et encombrant, il nous la posait sur l'épaule droite et nous devions la maintenir avec le bras et la main gauche autour de la tête tandis que le bras et la main droite supportaient le poids vers le bas. Comme j'étais la plus jeune, l'ouvrier me la déposait délicatement sur l'épaule en étant sûr que je la tenais bien, il fallait arriver 30 m plus loin et la déposer dans l'entrepôt de l'atelier qu'on appelait le magasin. Nous étions donc sept à faire les allers retours pour décharger les nombreuses rames : oncle, tante, cousin, cousine, maman, papa et moi-même. Nous étions bien contents quand tout le déchargement était terminé.



Auguste Delit dans l'atelier d'imprimerie. Collection de l'auteur.

Le temps de la jeunesse

Les années 60 étaient considérées par nous, les jeunes de ces années-là, comme les années « teenager ». Les corsets pour les jeunes filles n'étaient plus de mise, par contre, j'ai encore porté les bas nylons à fixer avec des jarretelles et la couture à l'arrière.

A 25 ans, si une jeune femme n'était pas mariée, on disait qu'elle avait coiffé Sainte-Catherine. C'était ressenti comme si elle n'était pas capable de se faire désirer ou apprécier. Les relations sexuelles étaient bannies pour les jeunes femmes célibataires et cachées aux parents, ce qui suscitait une grande culpabilité.

Encore quelques souvenirs...

Il m'a été raconté qu'en 1927, mon père avait alors 17 ans, il a donné un concert de tuba en solo. La place de Saint-Job était noire de monde, tout Saint-Job était là pour l'écouter.

De temps à autre, un kiosque était installé sur la place et l'une ou l'autre harmonie y donnait un concert. En entendant la musique, même si j'étais déjà au lit, je me rhabillais et dévalais à grands pas la Montagne pour assister au concert.

Le second café de la place était tenu par un certain Jean Vancampenhoudt surnommé Jan Lawaait car il avait un orgue qui, lorsqu'il était mis en route lors des soirées d'été, portes et fenêtres ouvertes, s'entendait à 150 m à la ronde.

C'est ainsi que se terminent les souvenirs de ma jeunesse à Saint-Job.



Michèle Delit dans son salon (à Forest) devant un tableau de son père représentant l'ancienne église de Saint-Job. Cliché 2017.

Les chasseurs de prinkères

Jacques Hirschbühler

Les chasseurs de prinkères ont été régulièrement évoqués dans des ouvrages ou revues consacrés à Bruxelles ou Uccle¹. Notre revue en a fait autant et le dernier article de fond sur la question remonte à 2009, sous la plume de Jean Lonies². Cette fois-ci, c'est un autre membre de notre cercle, Jacques Hirschbühler, qui a voulu reprendre le sujet. On le comprend mieux si l'on sait qu'il fait partie de la fanfare qui a récemment repris le flambeau des chasseurs de prinkères, oubliés depuis longtemps³.

Prinkère, tout d'abord, signifie « hanneton » en français. Les chasseurs de prinkères, ce sont donc des chasseurs de hannetons.

Description de la « bête »

Le hanneton (*Melolontha melolontha*), aux élytres bruns et durs, a été longtemps considéré comme un insecte ravageur des cultures et des arbres.

Le jour, il est engourdi sur les feuilles des arbres, et au coucher du soleil, il s'envole pour aller se nourrir. Vorace, il dévore les feuilles. Son vol est particulier : lourd et bruyant.

La femelle pond ses œufs (plus d'une vingtaine) sous la terre. Les larves (vers blancs) s'y développent en trois ans, se nourrissant des racines des cultures. Au printemps, les insectes apparaissent en masse, vers la mi-mai, lorsque la température est plus élevée.

Les ravages qu'ils occasionnent (racines, jeunes pousses, feuilles, etc.) ont amené les autorités à organiser leur destruction systématique. On trouve des descriptions de famines au Moyen Age, suite à l'appétit des vers blancs.

Pourquoi chasser le hanneton ?

Les hannetons ont des prédateurs naturels, ce sont les hérissons, les rapaces nocturnes, les oiseaux ou les mulots. Ceux-ci n'ont cessé de diminuer en nombre.

Avant l'apparition des insecticides, il fallait régulièrement, au printemps, capturer et détruire les insectes. À chacun sa méthode. Les enfants les faisaient tomber des arbres pour les récolter dans un tissu et les mettre dans des seaux. Il ne restait plus qu'à les ébouillanter ou y mettre le feu. Ainsi est né le « hannetonage », la chasse aux hannetons.



Chasse aux hannetons dans un arbre.

1 Par exemple le bel article de Jean Copin dans le *Folklore Brabançon*, n° 141 de mars 1959, intitulé « Délicieux Brabant », p. 61-74.

2 *Les journées de septembre 1830, un cénacle parisien et le folklore ucclois, trio improbable et pourtant ...* dans *Ucclesia*, n° 225, mai 2009, p. 11-18.

3 La version de base du texte est publiée sur le site de la fanfare (voir en fin d'article).

En France, certaines municipalités payaient cher le boisseau de hannetons, en sorte que les meilleurs chasseurs-récolteurs pouvaient gagner des sommes non négligeables, tout en protégeant leurs cultures. Les femmes et les enfants ramassaient systématiquement les vers blancs derrière la charrue.



Chasse aux hannetons dans un champ.

Tout est prétexte à la « zwanze »

Puisque les enfants et les adultes étaient régulièrement mobilisés pour la destruction des hannetons, « aller à la chasse » se transformait en jeux, en parties de plaisir. Sadiques, de préférence ...

Le plus connu consistait à attacher un fil à la patte de la bête, la laisser s'envoler et attendre. Que l'oiseau la mange ou que sa patte soit arrachée. En France, certains instituteurs, au milieu du XIX^e siècle, autorisaient les enfants à jouer à la récréation avec leurs hannetons accrochés à la ficelle. Et les encourageaient à en ramener un maximum. Certains embrochaient plusieurs hannetons volant ensemble afin de fabriquer un « moteur ». Monde cruel !

A la même époque, les Bruxellois, qui ont toujours affectionné la « zwanze », la bonne blague, entrent en scène. Le terrain de chasse est uclois, circonscrit autour de la place Saint-Job ...

Du hannetonnage aux « chasseurs de prinkères »

Dans le « Woordenboek van de Brabantse dialecten/deel II » on découvre plusieurs surnoms pour les hannetons. Les cinq les plus utilisés sont : « mulder », « meikever », « preekheer », « predikant » et « molenaar ». « Meikever », c'est « le scarabée », le « coléoptère » de « mai » (les vers blancs devenus jeunes hannetons sortent de terre à la mi-mai pour prendre leur envol). En Alsace, le hanneton est appelé « Feldmaikäfer », équivalent de « meikever » en flamand.

Le nom de « prinkère » vient de « preekheer » ou « predikant », le « prêcheur ». Car celui-ci, costumé, ressemble à un hanneton, l'occasion étant trop belle de se moquer ainsi des hommes d'Eglise en les comparant à des insectes ravageurs. Louis Quiévreux expliquait que selon Joe Diricx de ten Hamme, l'enfant enveloppait le hanneton dans un cornet de papier (ou une boîte d'allumettes) en ne laissant libre que les deux premières pattes et la tête. La bestiole gesticulait ainsi comme un prédicateur dans sa chaire. En ancien flamand, « preekheer » signifie aussi Dominicain, membre d'un ordre prêcheur. Les Marolliens en ont fait « prinkère ».

Les gosses chantaient un refrain qui avait le pouvoir de faire voler le hanneton qu'ils tenaient prisonnier par un fil :

*Vleege, vleege, meuleke,
Da bichke go no't meuleke
Over de zokke
Over ons Leevrâ kerkhof!*

(« vole, vole, petit moulin / cette petite bête va au petit moulin / au-dessus des chaussettes / au-dessus du cimetière de Notre-Dame » cfr L. Quiévreux : Dictionnaire du dialecte bruxellois).

Il existe aussi une variante, plus courte, plus directe :

*Vleege, vleege, meuleke, da bichke goe no't meuleke,
In de Beulestroet, in de Beulestroet.*

La Beulestraat signifie la rue du Bourreau, qui habitait dans la rue du Faucon, dans les Marolles.

Lorsque le hanneton s'envolait, les enfants criaient encore *Mussche, Mussche*, pour appeler les moineaux qui attrapaient les insectes en plein vol.

Les sociétés de chasseurs de prinkères, leurs lieux de réunions



*Groupe de
chasseurs de
prinkères.*

Il y en eut plusieurs à Bruxelles. Leur but était d'organiser leur pèlerinage à Saint-Job le 15 mai, juste après celui du 10 dans l'ancienne église.

Dans le Quartier maritime, le chef de la fanfare, Rooses, était agent de la police auxiliaire de Molenbeek. Pitje Baeck, de Koekelberg, tenait le cabaret « Au Kasta Knokkele » qui était un local du régiment des chasseurs de prinkères. Dans ce café étaient conservés le drapeau et les fusils de bois de la section locale. Ce qui, durant la Seconde Guerre mondiale, donna l'idée à un farceur de jouer un bon tour aux Allemands. Ceux-ci furent prévenus par lettre anonyme que le vieil estaminet était un dépôt d'armes de la Résistance. Ils y firent une descente tapageuse, en nombre. Imaginez leur déconvenue ...

Les autres lieux recensés étaient chez « Tichke », rue Haute, chez « Sus-le-Ramoneur », rue de Flandre (lieu de concentration les jours de sortie), chez Rossen Baptist, place Anneessens. Dubreucq signale aussi le cabaret « Saint-Antoine » vers 1895, siège du groupe des chasseurs de prinkères (depuis 1851), au n°51 (puis au n° 41), rue du Marché-au-Charbon. Il y en eut d'autres, et bien sûr aux alentours de la place de Saint-Job à Uccle, comme « L'Abreuvoir », chaussée de Saint-Job. Un tableau nous montre aussi des chasseurs devant « Le Vieux Saint-Job ». Enfin, une vieille photo représente quelques clients attablés « Chez Prinkère », sans mentionner le lieu précis.

Les uniformes et la fanfare des chasseurs de prinkères

Outre le fusil de bois porté à l'épaule, leur uniforme consistait en un sarrau, comme ceux de 1830, c'est-à-dire une blouse bleue, ample, passée sur les vêtements, ou une tunique à brandebourgs. Un mouchoir rouge autour du cou passait sous le menton dans une boîte d'allumettes (utile pour y mettre les hannetons). Leur shako (ancienne coiffure militaire rigide, à visière, imitée de celle des hussards hongrois) est faite d'un chapeau boule dont la hauteur a été réduite de moitié, avec un hanneton en cocarde (il s'agissait en fait d'une touffe). A bien regarder les représentations de la fin du XIXe siècle, il y avait comme chapeau soit le chapeau boule normal, soit la casquette, soit même le chapeau colonial. Tout était bon. Le pantalon était blanc, avec bottes ou guêtres.

Une journée

Les chasseurs venus des quatre coins de Bruxelles se dirigent d'abord vers la Grand-Place. Ceux du Quartier maritime, des centaines, venus de la rue de Flandre, prennent ensuite la rue des Poissonniers, puis la rue Auguste Orts. La fanfare ouvre la marche. Quatre tambours battants et six clairons sonnants,

tous les trente-cinq instrumentistes jouent la marche composée par leur chef, Roose, ou alors « La Marche des volontaires », sur laquelle le revuiste Théo Hannon rima pour la Scala un refrain triomphal :

*Le corps des chasseurs de prinkères
Est l'idéal des régiments ;
Si l'armée aux budgets précaires
Cause toujours de durs moments,
Le corps des chasseurs de prinkères
Est l'idéal des régiments !*

Le tambour-major qui ouvre la marche a un bonnet à poils. Il est suivi, à cheval, par le colonel, Sus Mahieu, plus quatre solides gaillards, deux à droite et à deux à gauche, formant les gardes du corps. Ils proviennent du Quartier maritime. Sans oublier le garde-



Au Moeder Lambic (Bois de la Cambre, côté chaussée de Waterloo).

champêtre au bicorne classique, deux médecins-majors et un infirmier, aux tuniques galonnées et aux chapeaux emplumés, ainsi qu'une cantinière très maquillée ;

en fait un cabaretier de la rue Piers, qui place deux chapeaux boule en guise de poitrine et qui porte en bandoulière le tonnelet contenant le médicament de la compagnie, à savoir du genièvre. Celui-ci n'est délivré qu'aux hommes reconnus par les deux médecins comme atteints de la plus grave des maladies, la soif ! L'ambulance suit le service de santé pour recueillir ceux qui ont trop soif ou trop soifé.

Toutes les compagnies se dirigent vers la Grand'Place où le bourgmestre De Mot les reçoit pour leur souhaiter un bon voyage et une bonne chasse, du balcon de l'Hôtel de Ville. Comme remerciements, chacun chante la « Brabançonne ».

Le cortège se met en route, rues des Chapeliers, de la Violette, de la Vieille Halle-au-Blé, rue Haute, Porte de Hal et chaussée de Waterloo pour rejoindre la place Loix en fin de matinée. Là, le colonel abandonne son cheval et se mêle à ses hommes. Pour continuer à pied jusqu'à Uccle. Par après, il y eut des trams, conduisant à Uccle-Saint-Job, ce qui permettait de gagner de précieuses heures de routes.

En chemin, il y a des haltes répétées dans les divers cafés. A la Bascule, ils font une halte avant de repartir en direction du Bois,

chez « Moeder Lambic » et « Moeder Kramiek », chaussée de Waterloo. Puis, enfin, le Vert Chasseur, le Vivier d'Oie. Avant de redescendre vers Saint-Job. Là, un banquet les attend dans les nombreuses guinguettes. Le faro, la gueuze et le genièvre achèvent peu à peu tous les corps de l'armée des chasseurs de prinkères. Après de nombreuses scènes délirantes, les vaillants chasseurs s'endorment, là où ils sont tombés, attendant le lendemain pour prendre la route de retour. En prenant soin de ramener quelques hannetons pour leurs enfants ou leur épouse.



L'ancienne église Saint-Job, à l'angle NO de la place du même nom, au débouché de la chaussée.

Toujours les chasseurs

Selon Hannon, le chasseur de prinkères chantait :

*Souvent la chasse est semblable à la guerre,
Mais avec nous jamais de sang versé,
Point d'agonie et le naïf prinkère
En souriant a trépassé !...*

En fait, la chasse aux hannetons ne servait que de prétexte à d'abondantes libations dans les cafés et guinguettes entre la ville et Saint-Job. Les sociétés de chasseurs uclois avaient la grande chance d'être sur place. Si vous leur demandez combien de hannetons furent capturés ou abattus avec les fusils à bouchons, ils seraient bien incapables de vous répondre. La seule façon de voir les « bichkes », c'est de boire beaucoup...

Dubreucq a représenté, dans un de ses ouvrages, un drapeau de chasseurs de prinkères : deux fusils, un cor de chasse, deux hannetons. Il signale également différents lieux de chasseurs de prinkères : « A Saint-Antoine », rue Marché au Charbon ; rue de la Plume (place du Jeu de Balle) le « Cercle des jeunes chasseurs de prinkères », fondé en 1865 et scindé en deux en 1875 (en 1900 leur président s'appelait Joseph Forton ; le colonel étant Louis Duchêne) ; rue du Pays de Liège et aussi rue du Vautour au café « La Petite Presse ».

Les successeurs des chasseurs de prinkères à Uccle

Dans les années 1970, des Ucclois ont tâché de remettre à l'honneur le défilé des chasseurs de prinkères, les Bergspelers, de la Montagne Saint-Job, par exemple. La RTB a consacré un reportage à ce thème. Une chanson a été créée à l'époque : « La Ronde des prinkères ». Le dernier Bergspeler, musicien, a apporté son aide à la création d'une nouvelle « Fanfare des chasseurs de prinkères » après les années 2010. Avec comme répertoire essentiellement des chansons bruxelloises comme « Luup luup luup de gardevil ès doe », « Mie katoen », « Une espagnole de la Marolle », « La Ronde des prinkères », « Viva m'boma » ...

Les sources consultables à propos des chasseurs de prinkères

- De Louis Quiévreux (qui n'a pas laissé apparaître son nom) et R. Dessart : « Les mémoires de Jef Lambic ».
- Louis Servais, dans « Souvenirs de mon vieux Bruxelles », consacre un chapitre entier aux « chasseurs de prinkères ».
- Dubreucq, « Uccle, tiroir aux souvenirs », volume 2, pages 286 et 287.
- Dubreucq, « Bruxelles, une histoire Capitale », tome 9, page 255.

Pour en savoir plus sur la fanfare des chasseurs de prinkères, mais aussi à l'intention de ceux qui voudraient participer à la fanfare :

Site : www.leschasseursdeprinkeres.org

Page Facebook

CONTACT : + 32.499.17.47.87

Deux chopes et un fusil abandonnés par les Allemands dans la ferme De Boeck à Drogenbos

Marcel Erken

Les objets décrits ici ont été présentés lors de notre exposition sur Uccle et la Grande Guerre. Ils étaient placés dans la table-vitrine. Le texte ci-après ne figure ni sur les panneaux ni dans l'ouvrage paru à cette occasion. Il était contenu dans un feuillet mis à disposition des visiteurs. Raison pour laquelle nous le publions dans notre revue.

Ces trois objets furent retrouvés après la Première Guerre mondiale dans la ferme tenue à Drogenbos par les parents du peintre Felix De Boeck.



Les deux chopes et le fusil photographiés dans les réserves du FeliXart Museum (cliché de l'auteur)



Photo de Felix De Boeck, jeune (FeliXart Museum à Drogenbos : Archief Felix De Boeck, Collectie provincie Vlaams-Brabant, Collectie Vlaamse Gemeenschap)

Ils avaient été exposés dans une vitrine lors de notre exposition de novembre dernier sur *Uccle et la Grande Guerre*, mais n'avaient pu faire l'objet, faute de temps et de place, d'une description détaillée dans l'album souvenir de l'exposition.

Rappelons que Felix De Boeck (1898-1995) n'avait que 16 ans au moment de la déclaration de guerre et qu'il était alors élève au collège Saint-Pierre à Uccle. Après avoir obtenu son diplôme d'humanités en 1915, il passa les années de guerre à aider ses parents dans la ferme familiale. Il réservait ses dimanches à la pratique du dessin et de la peinture. Son évolution artistique fulgurante a été décrite dans un panneau de l'exposition de novembre dernier.

Toute sa vie Felix De Boeck a tenu à conserver ces trois objets¹. Ils font à présent partie des collections du FeliXart Museum à Drogenbos, qui a eu l'amabilité de nous les prêter pour notre exposition.

¹ SERVELLÓN, Sergio, *Felix De Boeck tijdens WOI, een ontbolsterende Avant-Garde* dans de Grootte Oorlog in Vlaams-Brabant, p. 18-21, sur le site: <http://docplayer.nl/11558140-De-groote-oorlog-oorlog-in-vlaams-brabant.html>

Chopes



Une des deux chopes, avec millésime « 1914-1918 » (cliché de l'auteur)

ces chopes - d'une contenance de 0,5 ou 1 litre - à Leuze en 1917. Deux chopes identiques ont été retrouvées dans une ferme de Ruisbroek.

Les deux chopes, d'une contenance de 0,5 litre, sont ornées de la Croix de Fer² et portent, respectivement, les mentions 1914-1917 et 1914-1918, suivies de *Heeresgruppe Kronpr. Rupprecht von Bayern*. (trad. : Groupe d'armée du Prince héritier Rupprecht de Bavière).

Le Kronprinz Rupprecht de Bavière (1869-1955) était le fils du roi Louis III de Bavière auquel il aurait dû succéder si ce royaume n'avait pas disparu, en même temps que l'Empire allemand, à l'issue de la Première Guerre mondiale. Il ne faut pas le confondre avec l'autre *Kronprinz*, plus connu, Guillaume de Prusse, le fils de l'empereur Guillaume II, appelé à lui succéder à la tête du royaume de Prusse et de l'Empire allemand. Ce dernier *Kronprinz* s'est rendu célèbre en commandant (avec l'aide d'un chef d'état-major) les troupes durant les offensives de Verdun, en 1916.

Un site internet fournit de plus amples informations sur ces chopes et sur la présence du Kronprinz de Bavière et de ses troupes au sud de Bruxelles³.

Il nous apprend que dès septembre 1916, le *Kronprinz* de Bavière, chef de la 6ème Armée bavaroise, fut nommé à la tête de plusieurs groupes d'armées et qu'il avait son quartier général à Leuze en Hainaut. Toujours selon le même site, il aurait fait fabriquer

Le Kronprinz
Rupprecht
de Bavière
(Wikipedia)

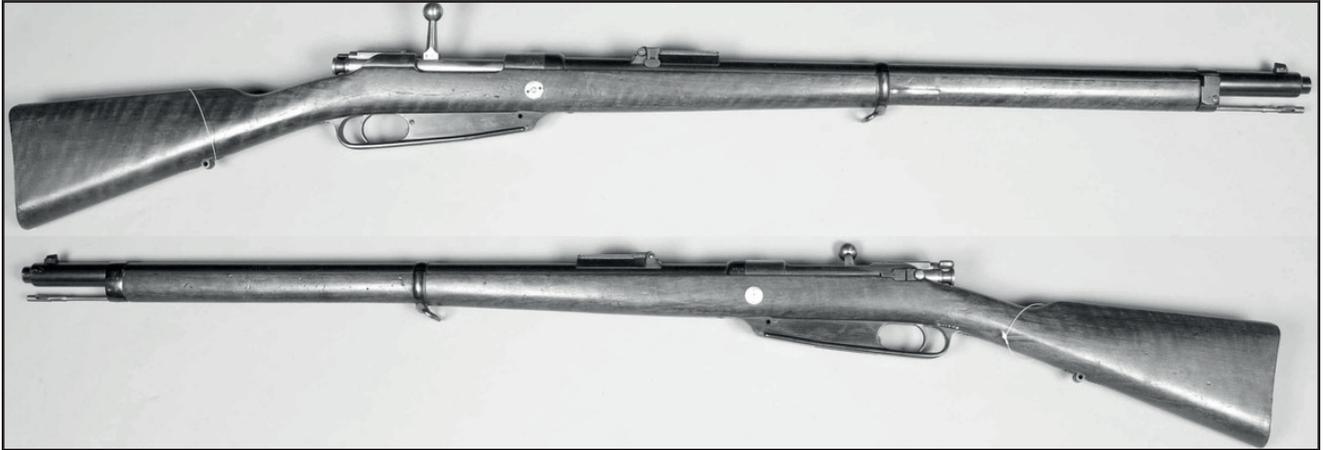


² La Croix de Fer est une décoration militaire prussienne puis allemande. Elle fut créée en 1813 dans le cadre des guerres de libération contre les armées napoléoniennes. Cette croix pattée est normalement de couleur noire et bordée de blanc. Sur ces chopes, croix et inscriptions sont de couleur bleue.

³ <http://1914-18.be/2010/04/10/anecdote-sur-le-kronprinz-rupprecht-von-bayern-au-sud-de-bruxelles/>

Fusil

Le fusil est un fusil Mauser, un modèle Gewehr 88, datant déjà de 1888 et non le modèle Gewehr 98, datant de 1898, qui était le fusil standard de l'armée allemande durant la Grande Guerre. La différence entre les deux modèles apparaît nettement au niveau du pontet et de la détente. Il s'agissait donc à l'époque d'un modèle déjà assez ancien, ce qui peut se comprendre puisqu'il appartenait à un soldat cantonné loin du front⁴.



Le fusil Mauser G88 ou Gewehr 88, dans les collections du Musée de l'armée suédoise (Wikipedia)

Notre ouvrage sur 1914-1918

A l'occasion de notre exposition, nous avons publié un ouvrage qui, sous le nom de ***Uccle et la Grande Guerre***, reprend - en les développant - les textes des panneaux ainsi que leurs illustrations. Le livre, imprimé chez Paperland, comprend 140 pages et 125 illustrations en couleurs.

Il est toujours en vente au prix de 20 euros auprès de notre cercle (voir coordonnées en page 2 de couverture).

Egalement disponible à l'attention des amateurs, la brochure qui rassemble les panneaux bilingues en format A4 (40 pages) se vend au prix de 10 euros.

⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/Gewehr_88 et https://fr.wikipedia.org/wiki/Gewehr_98

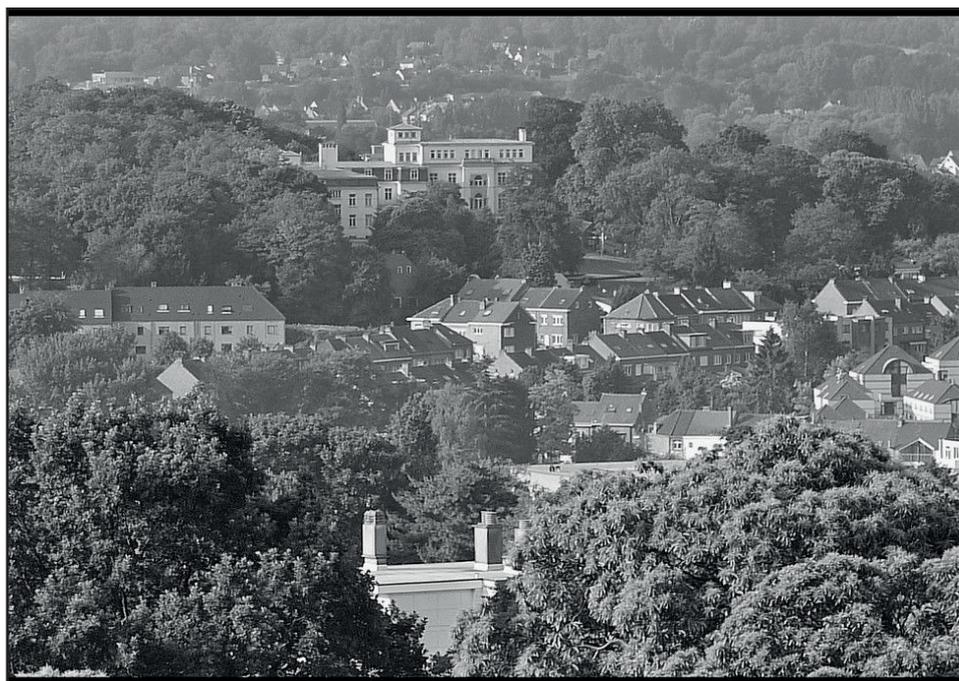
Le site précise que le fusil Mauser 88 était un fusil à répétition, dont le chargeur contenait 5 cartouches. L'auteur du présent article se souvient avoir encore appris à tirer, lors de son instruction militaire en 1969, avec un fusil Mauser. Sans doute ces fusils avaient-ils été livrés à la Belgique au titre de dommages de guerre.

Campagne archéologique sur le site du Neckersgat en 2010-2011 : recension du rapport de fouilles

Patrick Ameeuw

Cet article s'étend avec beaucoup de retard sur le rapport, publié en 2013, des fouilles réalisées au Neckersgat lors de l'hiver 2010-2011. Les circonstances ont fait que le chantier n'ait pas jusqu'ici retenu l'attention qu'il méritait dans la revue de notre cercle qui garde pourtant dans son titre le nom d'archéologie¹. Certes les fouilles suivantes à la Ferme Rose (en 2011) et à la place de Saint-Job (en 2012) ont quelque peu laissé dans l'ombre ce chantier qui n'a pas conduit à des découvertes archéologiques, mais dont nous verrons qu'il a malgré tout apporté des enseignements importants sur l'évolution du site du Neckersgat, sans doute le plus intéressant de notre commune.

Générique



Vue peu familière du promontoire du Neckersgat depuis la rue Baron Guillaume Van Hamme. A l'avant la vallée de l'Ukkelbeek (rue de Stalle), au centre la façade avant de l'Institut du Neckersgat (immeuble blanc entre les arbres), à l'arrière la vallée du Geleytsbeek (rue Keyenbempt) et au-delà. Les fouilles ont été réalisées dans le domaine de l'Athénée flamand, à gauche de l'Institut du Neckersgat. Photo CHAFUE

Les fouilles ont eu lieu dans les hauteurs du Neckersgat, sur le terrain² occupé par l'Athénée flamand (Koninklijke Atheneum Ukkel Nekkersgat), voisin du Domaine du Neckersgat (ancien Institut national des invalides de guerre). Il s'agissait de fouilles préventives provoquées par le projet de construction d'une nouvelle salle de gymnastique dans une zone d'intérêt archéologique. La direction des Monuments et des Sites de la Région de Bruxelles-Capitale a lancé un marché public qui aboutit au choix du CREA patrimoine de l'ULB, associé à la Société royale d'archéologie de Bruxelles (SRAB).

1 Il n'a été qu'une fois question de ces fouilles, et encore en quelques mots, dans un court texte de Jean Marie Pierrard sur les « Recherches archéologiques à Uccle et environs » dans le *Bulletin d'informations* (joint à *Ucclesia*), n° 215, mai 2012.

2 Parcelle triangulaire plus ou moins plane entourée d'un talus, ou levée de terre, d'une hauteur de 2 à 4 mètres.

Les fouilles ont été menées, du 22 novembre 2010 au 10 janvier 2011, par Sylvie Byl et Céline Devillers, sous la direction scientifique de Nicolas Paridaens et avec la collaboration de différents experts de l'ULB et de la SRAB³. Les trois archéologues ont aussi assuré le relevé topographique du site, procédé à l'analyse du mobilier archéologique et rédigé le rapport de fouilles :

BYL Sylvie, DEVILLERS Céline, PARIDAENS Nicolas, *Fouilles préventives sur le site du Neckersgat à Uccle*, collection Archéologie à Bruxelles, n° 005, 28 p., édité par patrimoine.brussels (Région bruxelloise), publication digitale.

La suite de notre article est tirée des informations contenues dans ce rapport.



*Vue de la tranchée TR02
(30 novembre 2010).
Copyright SPRB-DMS.*

Le site du Neckersgat

Autour de 1940, des fouilles ont été opérées, principalement par Pierre Claes, sur le site du promontoire du Neckersgat. A l'époque, la zone était exploitée par une sablière et les recherches archéologiques évoluaient en fonction de l'avancement des tailles. Si des objets étaient extraits du sol *in situ*, d'autres provenaient de ramassages de surface. C'est ce qui peut expliquer les difficultés à tirer de leur découverte des conclusions claires et satisfaisantes.

L'*Atlas du sous-sol de la Région de Bruxelles : Uccle* (1993)⁴ distingue nettement deux lieux de découverte sur le site, même si cela ressort moins nettement d'autres publications. Cette distinction a néanmoins l'avantage d'une présentation plus claire des résultats archéologiques.

L'un se situe dans le domaine de la HE²B - ISES (Institut supérieur économique de secrétariat) et a révélé du matériel archéologique remontant au Mésolithique (env. 8000-6000 avant J.C.) et au Néolithique moyen et récent (env. 4250-2000 avant J.C.).

Le second fait partie du domaine de l'Athénée flamand, c'est-à-dire là où s'est ouvert le chantier de 2010-2011. Pierre Claes y a trouvé, dans des petites fosses comblées, du mobilier archéologique qu'il data de La Tène III (fin de l'âge du Fer et de la période gauloise, précédant la conquête romaine). Des objets du début de l'époque romaine y ont aussi été trouvés.

³ Rappelons que Sylvie Byl, Céline Devillers et Michel Fourny (de la SRAB) ont ensuite participé aux fouilles, plus « médiatisées », de la place de Saint-Job en 2012.

⁴ Voir bibliographie en fin d'article.

Le lieu se trouve au sommet du promontoire et se caractérise par la présence de levées de terre qui ont été interprétées comme résultant d'une fortification de la fin de l'âge du Fer.

Cette dernière hypothèse, principalement exposée dans l'*Atlas* précité⁵, a été réfutée quelques années plus tard par Anne Cahen-Delhay (en 1999)⁶. Celle-ci, après réexamen du matériel du Neckersgat, conclut à l'absence d'objets remontant à l'âge du Fer et rattacha les trouvailles aux deux premiers empereurs romains, Auguste et Tibère. Dans la foulée, elle marquait aussi sa préférence pour l'interprétation selon laquelle les levées de terre s'expliqueraient plus prosaïquement par les terrassements dus à l'exploitation du sable au XXe siècle. L'auteur rappela à cet effet les fouilles menées dans ces levées par André Rober en 1971, qui n'ont rapporté que quelques tessons remontant au plus tôt au Moyen Age. A noter aussi que, dans un article paru un an après l'*Atlas*, Yves Cabuy (en 1994)⁷ n'avait pas exclu catégoriquement la relation entre ce relief et l'exploitation de la sablière, mais attendait aussi d'une future prospection archéologique la confirmation éventuelle du caractère défensif de ces levées de terre⁸.

Enjeux, conclusions et perspectives

Dans ce contexte, la campagne de 2010-2011 avait deux objectifs : évaluer le potentiel archéologique du site et déterminer l'origine des levées de terre qui limitent la parcelle occupée par l'Athénée flamand.

Les fouilles principales ont été limitées à l'endroit où devait s'élever la salle de gymnastique. Trois tranchées y ont été ouvertes : une large de forme triangulaire (tranchée TR01) et deux plus étroites qui, sur plan, apparaissent comme des excroissances (tranchées TR02 et TR03) de la première. On y a repéré, dans le sable en place, de nombreuses fosses comblées très visibles en plan comme en coupe.



Vue d'ensemble de la tranchée TR01. Copyright SPRB-DMS.

Afin de répondre plus précisément au second objectif des fouilles, un carottage a été effectué dans la levée de terre orientale de la parcelle.

De ces investigations, il est ressorti que la couche archéologique, encore observée par Pierre Claes, a complètement disparu du fait de l'exploitation du sable⁹, à laquelle sont liées les fosses mises au jour dans les tranchées.

5 P. 78.

6 Voir bibliographie en fin d'article.

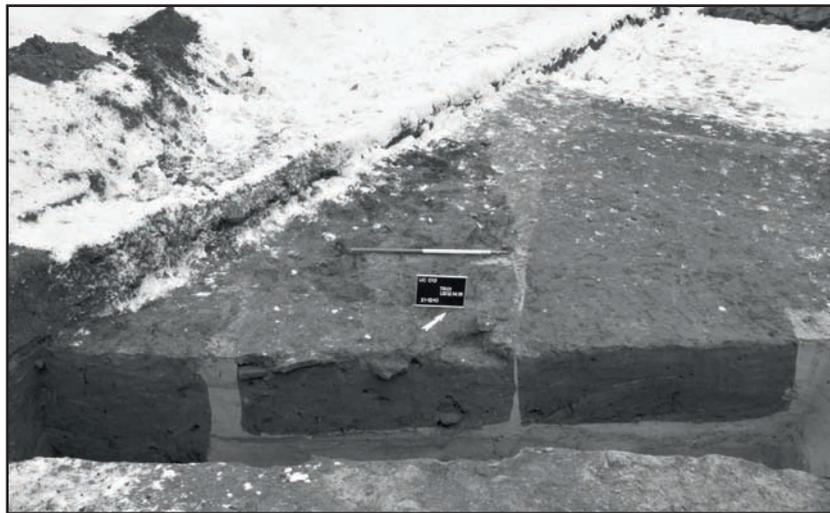
7 Voir bibliographie en fin d'article.

8 Les découvertes de Pierre Claes avaient été présentées à nos membres lors des Journées du Patrimoine 2001. A cette occasion, notre cercle avait organisé une exposition et des promenades dans le domaine du Neckersgat. Les vitrines archéologiques avaient été aménagées par André Rober, président du CERECA, l'association qui détenait les collections de Claes (cfr Patrick Ameeuw, *A propos du Neckersgat : à travers deux belles journées*, dans *Ucclesia* n°192, novembre 2001, p. 9-16).

9 Se fondant sur des données iconographiques (cartes et plans), le rapport date l'ouverture de la sablière sur la parcelle 175 entre les années 1913 à 1933. Celle-ci était certainement en activité de 1938 à 1948, selon les témoignages de Pierre Claes et d'André Rober. Les années 1970 verront le lotissement de la parcelle (par la construction de l'Athénée flamand). Cfr rapport p. 9 et 22.

Le mobilier archéologique découvert n'a rien d'ancien, il se réduit à quelques objets modernes (en céramique, métal, verre ou pierre), à nos yeux de peu d'intérêt. Ils sont difficilement datables, mais les seuls objets qui ont pu l'être, relèvent exclusivement du XXe siècle, contemporains des sablières ou postérieurs à celles-ci.

Ces fouilles, et particulièrement le carottage, confirment également que les levées de terre observables aujourd'hui ne doivent leur relief qu'aux activités d'extraction de sable du siècle passé.



*Vue en plan et en coupe de la fosse 11/12 dans la tranchée TR01.
Copyright SPRB*



*Vue en coupe de la fosse 10 dans la tranchée TR01.
Copyright SPRB-DMS.*

Cette dernière conclusion justifie à elle seule l'intérêt de la campagne archéologique qui, toute ingrate qu'elle fût - n'ayant abouti à aucune découverte « positive » - , n'en a pas moins livré des informations historiques par défaut. A cet égard, on ne peut que saluer la persévérance des archéologues qui ont dû affronter une météorologie hivernale, comme on peut le voir sur les photos du chantier, pour se contenter de la découverte d'objets comme une bouteille de lait datée de 1940 ou de dynamos de vélo corrodées, alors qu'on aurait pu espérer mettre au jour du mobilier archéologique remontant à la Préhistoire. Mais, dans une recherche historique comme dans une enquête policière, fermer une porte est aussi utile qu'en ouvrir une autre. L'effort de l'équipe des fouilles de 2010-2011 n'a donc pas été vain.

Qu'en est-il aujourd'hui des perspectives sur notre connaissance de l'histoire du site du Neckersgat ? Nous savons déjà que celui-ci, principalement dans ses hauteurs et à l'endroit de la parcelle occupée par l'Athénée flamand, a été fortement bouleversé par l'exploitation du sable, avec les pertes archéologiques que cette activité a entraînées. Mais on garde l'espoir de recherches ou de découvertes sur l'ensemble d'un site qui, depuis les bords du Geleytsbeek jusqu'au promontoire, a attiré des habitats humains à toutes les périodes de l'histoire¹⁰.

10 Le toponyme Neckersgat est cité dès 1299, ce qui atteste une implantation médiévale bien établie.

Bibliographie sommaire

Nous citons ici les études liées précisément aux recherches archéologiques sur le site du Neckersgat. Elles représentent une partie de la bibliographie reprise dans le rapport des fouilles de 2010-2011.

- CLAES 1942 : Pierre CLAES, *Vestiges des Âges de la pierre et du fer* dans *L'Antiquité classique*, 11, 1942, p. 300.
- MARIËN 1957 : M.-E. MARIËN, *La région bruxelloise avant 700* dans *Cahiers bruxellois*, t. II, fasc. 1, 1957, p. 1-71. Sur le Neckersgat, cfr p. 6 (Mésolithique), p. 16 (Néolithique), p. 39 (Âge du Fer) et p. 50 (Période romaine).
- CLAES 1978 : Pierre CLAES, *Vestiges d'habitat gallo-romain à Uccle (Neckersgat)* dans *Bruxelles avant 400 : présence romaine à Bruxelles et environs : exposition à Jette, 1978*, p. 32-33 + 43. A noter aussi dans ce catalogue un article de Jean Marie Pierrard intitulé *Vestiges d'industries gallo-romaines à Buiszingen Sint-Pietersbos*, p. 38-39.
- CABUY & e.a. 1993 : Yves CABUY, Stéphane DEMETER & Françoise LEUXE, *Atlas du sous-sol archéologique de la Région de Bruxelles : Uccle*, vol. 3, 1993. Sur le Neckersgat, cfr n° 5, p. 70-71 (ISES : site mésolithique et néolithique) ; n° 18, p. 78-79 (Koninklijk Atheneum : fortification de la fin de l'âge du Fer et occupation romaine) + p. 102 (photo des levées de terre) ; n° 40, p. 102-103 (centre seigneurial?, XIVe ? - XVIIe s.; n° 41, p. 103, moulin, XVIe ? - XXe s.).
- CABUY 1994 : Yves CABUY, *Un site de la fin de l'âge du Fer et du débit de l'époque romaine en région bruxelloise : le Neckersgat à Uccle* dans *Lunula : archaeologica protohistorica*, II, 1994, p. 52-53.
- CAHEN-DELHAYE 1999 : Anne CAHEN-DELHAYE, *La région bruxelloise aux âges des métaux : nouvel examen des trouvailles anciennes*, dans *Lunula : archaeologica protohistorica*, VII, 1999, p. 3-12.
- Tant Yves Cabuy (1994, p. 54) qu'Anne Cahen-Delhayé (1999, p. 4) ont évoqué la parution prochaine par André Rober du résultat des fouilles de ce dernier ainsi que de Pierre Claes (et de Madame C. Ortigosa) dans la revue *Vie archéologique*. Ce projet ne semble pas avoir été mis à exécution. Le rapport des fouilles de 2011-2012 n'en parle pas, pas plus qu'il n'apparaît dans les sommaires de la revue (cfr site internet).



*Débuts du chantier, avec de gauche à droite, notre ancien président, Jean Marie Pierrard, et les archéologues Michel Fourny et Sylvie Byl.
Photo Stephan Killens.*

La nouvelle ligne de bus 37 et l'arrêt Peyo

Marcel Erken

La nouvelle ligne

La STIB a prévu l'ouverture d'une nouvelle ligne de bus, située presque exclusivement sur le territoire de la commune: la ligne 37¹.

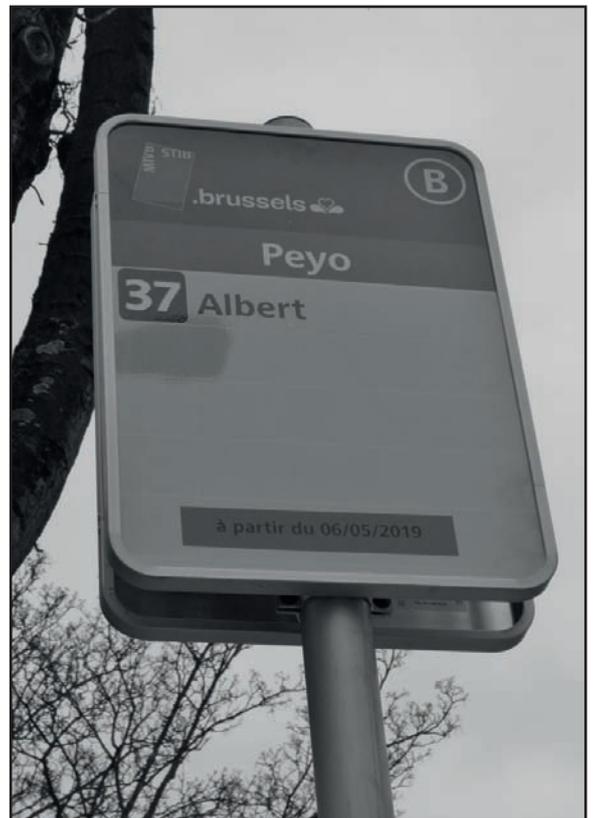
L'objectif de cette ligne est de relier le sud d'Uccle à la station Albert. Comme l'indique la brochure distribuée aux riverains de l'avenue Coghen, *la nouvelle ligne 37 desservira les pôles d'échanges de la station **Albert** (lignes 3, 4, 48, 51, 54) et du **square des Héros** (lignes 4, 38, 41, 43, 92, 98), mais aussi la **place Saint-Job**, la piscine Longchamp et plusieurs établissements scolaires majeurs de la commune (le Collège Saint-Pierre, l'Athénée Royal Uccle 1, Notre-Dame des Champs, l'Athénée Royal Uccle 2, l'École communale du Homborch, etc...).*

L'ouverture de la ligne 37 entraîne des modifications de parcours pour le trajet du bus 43 dont elle emprunte une partie du trajet. Ainsi, le terminus sud du 43 se voit déplacé du **Kauwberg** au **Vivier d'Oie**. Elle a également comme conséquence la création de nouveaux arrêts (Coghen, Peyo, Collège Saint-Pierre et Directoire). La ligne dessert les gares de Saint-Job et de Linkebeek et permet, via la station Albert (son terminus nord), une liaison rapide avec la gare du Midi. Son terminus sud se situe **gare de Linkebeek**.

Le schéma de la nouvelle ligne est publié dans le *Wolvendael* d'avril 2019, n° 648, page 116 et sur www.planbusstib.be.

L'arrêt Peyo

L'arrêt proche du croisement des avenues Coghen et Messidor a été dénommé **arrêt Peyo**, une manière d'évoquer l'auteur de BD, créateur de plusieurs personnages bien connus: Johan et Pirlouit, Benoît Brisefer, Poussy, les célèbrissimes Schtroumpfs...



Plaque à l'arrêt Peyo devant le 118 avenue Coghen

¹ Ce projet prévu pour le 6 mai 2019 fait cependant l'objet d'un recours introduit par des riverains contre le passage de bus par l'avenue Coghen.

Peyo (1928-1992), de son vrai nom Pierre Culliford, a en effet habité en plusieurs endroits du quartier : d'abord au 1er étage de la maison appartenant à ses beaux-parents (la famille Devroye) au 135 de la rue des Carmélites, puis au 274 de l'avenue Coghen² et enfin au 37 de l'avenue de Boetendael, où il avait son studio.

Une planche de l'auteur de BD Marc Wasterlain³, visible actuellement au Centre de la Bande dessinée à Bruxelles, à l'occasion de la très belle exposition consacrée à cet auteur, relate un épisode se déroulant dans ce studio⁴.



La première habitation de Peyo à Uccle, au 135 de la rue des Carmélites



La seconde habitation de Peyo à Uccle, au 272-274 de l'avenue Coghen (architecte Georges Verlant)



Le studio Peyo et sa troisième habitation uccloise, au 37 de l'avenue de Boetendael : d'après la première case (croquis de Walthéry) d'une planche de Wasterlain, parue dans l'hebdomadaire Spirou 3883, du 12 septembre 2012



Idem : photo actuelle

2 Ce très bel immeuble de l'architecte Georges Verlant est évoqué dans *Ucclesia*, n° 263, janvier 2017, p. 46, note 14. Le propriétaire avait sa propre entrée au n°272 tandis que l'entrée au n° 274 était destinée à ses locataires qui occupaient les étages 2 et 3.

3 Marc Wasterlain, né en 1946, était entré au studio Peyo en 1966. Il est l'auteur des aventures du Docteur Poche, de Jeannette Pointu, du chien Ratapoil ... (GAUMER, P., *Dictionnaire mondial de la BD*, Éd. Larousse, 2010, p. 910-911).

4 L'exposition Marc Wasterlain se tient jusqu'au 15 septembre 2019 au Centre belge de la Bande Dessinée - Musée de la BD, rue

Anciennes lignes 37

Signalons qu'une ligne 37 a déjà existé à deux reprises :

- entre 1957 et 1970. À cette époque, elle a repris la succession du bus F qui datait de l'époque des *Autobus Bruxellois*, la STIB ayant été créée en 1954. La ligne 37 été créée le même jour que la ligne 38, à savoir le 18 avril 1957. Le panonceau qui était apposé à l'avant du bus annonçait son parcours : Nord, Luxembourg, av. W. Churchill. Un plan de réseau datant vraisemblablement de l'époque de l'exposition de 1958 - la célèbre étoile, logo de l'exposition, y est bien visible - montre que le bus atteignait Uccle à la Bascule (quittant la place Flagey par la chaussée de Vleurgat) pour rejoindre ensuite l'avenue Churchill par la chaussée de Waterloo ;
- entre 1985 et 1990 : la ligne reliait alors la gare du Nord à la place Brugmann (à Ixelles mais proche d'Uccle). Ce bus fut remplacé par le bus 60⁵.



*Un ancien bus 37 circulant rue de Brabant
(Collection M. Brosteaux)*



*Panonceau (appelé film en termes techniques)
de l'ancienne ligne 37*



*Le nouveau bus 37, en fonction depuis le 6 mai 2019
(ici face à la station de Saint-Job)*

des Sables, 20 à 1000 Bruxelles. Nous remercions vivement ce Centre et son directeur, Jean-Claude De La Royère, qui nous ont autorisés à reproduire la planche de Wasterlain évoquant ses souvenirs au studio Peyo. Celle-ci était parue dans l'hebdomadaire Spirou, numéro 3883, du 12 septembre 2012.

5 Les informations relatives aux domiciles ucclois de Peyo et aux anciennes lignes de bus 37 nous ont été communiquées par Yves Barette.

Dans la dernière prairie d'Uccle, les bovins sont en pâture !

Louis Vannieuwenborgh

Il y a peu encore, Uccle était parsemée de prairies. La seule chaussée de Saint-Job en comptait déjà trois. Cette situation relève du passé. Après la dernière guerre, elles ont été vendues et ont été transformées en lotissements de villas de sorte qu'il n'en reste aujourd'hui qu'une seule.

Mais où donc se cache-t-elle ? Aux confins de notre commune, elle longe la chaussée de Drogenbos d'où elle est à peine visible. Pour l'admirer il faut se rendre à l'extrémité de la rue des Trois Rois.

Elle appartient au CPAS de Bruxelles. Quand nous nous sommes installés dans un appartement de la rue Steenvelt, j'ai choisi le côté le plus pittoresque, celui qui avait vue sur la prairie. Je ne me faisais cependant aucune illusion, j'étais persuadé qu'elle allait bientôt être recouverte de petites villas. Heureusement, les dimensions de la prairie ne permettaient pas leur construction, les prescriptions urbanistiques en matière de recul entre les bâtiments l'interdisaient. Il ne s'agit donc pas d'un oubli de la part des bâtisseurs : un minuscule grain de sable administratif vaut à Uccle le bonheur d'avoir une vue bucolique sur la prairie embellie par la vision reposante de ses calmes occupants, paissant en toute sérénité. Bienheureuse réglementation, elle nous a permis d'admirer jusqu'à ce jour ce qui est devenu la dernière prairie en usage à Uccle !



Avril 2019 : les vaches retrouvent leur pâture.

Ik dien, Zei de Politieaan (39 a)

Fritz Franz Couturier (1914 - 1996)

Dit uittreksel uit het boek van Couturier geeft goed de juridische procedures en de mentaliteit weer met betrekking tot overspel ten tijde van de bewuste feiten.

Een dokter die van vrouwtjes hield

Vaststellingen van overspel zijn voor mij altijd onaangename taken geweest omdat ik uit echtbreuk tientalle familiedrama's heb zien ontstaan. De personen die zich daaraan schuldig maken, delven hun eigen graf en worden openbaar belachelijk gemaakt.

De politie was in het bezit van een mandaat van vaststelling van overspel, ondertekend door een onderzoeksrechter. Wij hoefden geen voorbereidingen te treffen want de klaagster had een detective aangesproken die al het nodige zou doen om dag en uur te bepalen. De overspeler was een geneesheer die 's nachts regelmatig een van zijn vrouwelijke patiënten bezocht.

Ik had wacht in het kommissariaat van Ukkel-Centrum. Om 4.45 u kreeg ik het bezoek van de detective die mij verzekerde dat een getuig het bewijs had geleverd dat de dokter nog steeds in het appartement van de dame vertoefde en dat wij er mochten op los gaan. Ik vertrok met mijn sekretaris, voorzien van een schrijfmachine en van het mandaat. Ter plaatse troffen wij een slotenmaker aan die de voordeur van het flatgebouw opende. De getuige in kwestie was niets anders dan een lucifertje dat door een van de helpers van de detective de avond tevoren tussen de deur en de zijkant ervan was geplaatst na de aankomst van de dokter.

Vermits om 4.30 u het lucifertje er nog altijd was, wisten wij dat de dokter zich nog bij de dame bevond. In het appartement op de derde verdieping was niet het minste gerucht te horen. Na herhaaldelijk te hebben gebeld, hamerde wij met de vuist op de deur met het gevolg dat een vrouw vroeg wie daar was. Na ons bekend te hebben gemaakt, verzocht de vrouw ons het bevel van de onderzoeksrechter onder de deur te schuiven. Wat zou er van onze opdracht terecht gekomen zijn indien wij op het verzoek waren ingegaan? Machteloos zouden wij geweest zijn.

Naar de vrouw driemaal te hebben gesommeerd, opende zij de deur. Wij traden binnen en sloten onmiddellijk de deur dicht om elke vlucht te voorkomen. In de slaapkamer stelden wij vast dat in het bed twee lichamen hadden gelegen, vermits het twee plaatsen en over heel de lengte warm was. Wij vonden een paar manssokken, een pijp en drie dikke sigaren. Hierover ondervraagd, antwoordde de vrouw dat zij gewoon was pijpen en sigaren te roken, maar wat de manssokken betrof, bleef zij het antwoord schuldig. Wij waren ervan overtuigd dat een man zich ergens had verstopt. Wij doorzochten zonder gevolg alle kamers, klopten te vergeefs op de muren om eventueel geheime kasten te vinden.

Ten einde raad opende mijn sekretaris de terrasdeur en ontdekte de gevlugte dokter op het terras van het aangrenzend gebouw. Hij hield zijn overjas, lange onderbroek en beroeptas vast. Ongelukkig had de man vergeten zijn sokken aan te trekken en stond hij daar blootsvoets in open schoenen. Hij overhandigde mij zijn identiteitskaart maar onthield zich van elke verklaring. Hij wou zelfs niet zeggen waarom hij zich op het terras bevond. Zij halsstarrige weigering werd zorgvuldig geakteerd. Wij drongen niet verder aan vermits wij de essentiële bewijzen in handen hadden.

Enkele weken daarna werd ik als getuige opgeroepen door de boetstraffelijke rechtbank te Brussel. De zaal was eivol, want een twintigtal zaken zouden beslecht worden. Op een ogenblik kwam de zaak van

de dokter te berde. Bij mijn naamafroeping schoof ik naar voren en legde de gebruikelijke eed af. De voorzitter verzocht me het verhaal van de onderbroek en manssokken uiteen te zetten. Dit hinderde mij niet, maar ik dacht even aan de dokter voor wie deze geschiedenis vernederend was. Na mijn uitleg, richtte de voorzitter zich tot de geneesheer : “Mijnheer de Dokter, il heb u maar één vraag te stellen, ik verwacht een duidelijk antwoord. Ziehier, zeg mij waarom u uw sokken en onderbroek uitdoet wanneer u een patiënte gaat onderzoeken ?” Bij deze vraag barstte de zaal in een luide schaterlach uit. Het was voor de zwijgende geneesheer een vernietigende vraag. Hij sloeg groen van schaamte uit. Onze overspeler kreeg de maximumstraf.

VIE DU CERCLE

Visite au CIVA le dimanche 24 mars 2019



Le 24 mars au CIVA, avec notre guide (à gauche).

Ce jour-là, nous étions une petite quinzaine à visiter, sous la conduite d'une guide (« Pauline »), convaincue et convaincante, l'exposition consacrée à l'évolution des parcs et jardins publics bruxellois de 1775 à 2020 (sous le titre de *Designed Landscapes*) au CIVA, rue de l'Ermitage à Ixelles. Celle-ci présentait les différents mouvements qui se sont succédé, opposés ou concurrencés au cours de cette période. Moins évoqué que l'architecture proprement dite, l'art des jardins connaît une histoire tout aussi contrastée.

Nous avons redécouvert l'agglomération bruxelloise à travers ses parcs et jardins, souvent mis en rapport avec des exemples d'autres pays d'Europe. Si l'exposition s'est voulue complète sur le

plan historique, elle développait aussi les aspects techniques et pratiques autour du métier des jardiniers concepteurs. On rêve d'une telle initiative appliquée au seul territoire de notre commune, car on y retrouverait, certes à une échelle plus modeste, la plupart des courants mis en exergue ici. Pensons notamment à la cité-jardin du Homborch, rappelée au CIVA par quelques photos, se rattachant au mouvement du même nom, à la fois social et artistique, qui s'est développé après la Première Guerre mondiale et qui reste une des plus belles réussites dans le domaine de l'urbanisme et de l'architecture.

P.A.

Chez Thierry Bosquet le dimanche 28 avril 2019

C'est avec une grande gentillesse que Thierry Bosquet, peintre et créateur de décors de théâtre et d'opéra internationalement réputé, a reçu chez lui les quelque 15 participants ayant pris part à l'activité organisée par notre Cercle en ce mois d'avril. Côté rue, rien ne laisse deviner que sa maison, plus que centenaire et qui se marie parfaitement au cadre champêtre miraculeusement préservé qui l'entoure, abrite en vérité... un palais où la féerie le dispute à l'insolite. L'artiste y a partout laissé libre cours à sa fantaisie créative, on pourrait même dire récréative, tant son plaisir est perceptible derrière chacune de ses réalisations. Tout y évoque un univers théâtral délicieusement suranné, voyage d'un autre temps entre Venise et Versailles, entre le palais des Doges et Paris. Réminiscence d'une existence antérieure peut-être aussi, puisque Maurice Béjart, avec qui il collabora souvent, a dit de lui dans ses mémoires : « dans une autre vie, il a dû être le fils de Mozart ».

Pendant plus d'une heure, malgré une fatigue bien normale pour un homme de 82 printemps, Thierry Bosquet guida courtoisement ses invités dans les méandres de son royaume enchanteur, répondant volontiers aux nombreuses questions qui lui étaient posées. Même le soleil entra dans la ronde. Il daigna briser les nuages, ce qui permit de constater que l'amour de l'esthétisme qui anime l'artiste s'étend jusqu'au moindre recoin de son jardin. Topiaires, bustes et vasques y prolongent la magie ressentie à l'intérieur. Vint néanmoins le moment de prendre congé de notre hôte et de mettre ainsi fin à la rêverie, au raffinement. Aussitôt, le bruit de nos moteurs nous ramena brutalement à la réalité : hors des murs laissés derrière nous, le temps des carrosses rutilants est bel et bien révolu. Y.B.



*Le 28 avril chez Thierry Bosquet,
un jardin peu ordinaire.*



*Le 28 avril chez Thierry Bosquet,
un monde de ravissement.*

Autour de 14-18

Notre ami Andrew Brown et son association, le Belgian Edith Cavell Commemoration Group, ont présenté à Ostende (Hôtel de Ville, du 25 avril au 14 mai 2019) la belle exposition que nous avons pu découvrir à Uccle en 2015. Rappelons que plusieurs de leurs panneaux consacrés à l'héroïne anglaise ont été intégrés à notre exposition sur Uccle en 1914-1918 organisée l'année dernière.

In Memoriam



Jean Dehaes (links) in 2012.

Met het heengaan van geboren en getogen Ukkelaar **Jean Dehaes** verliest Ukkel niet alleen een minzame en hulpvaardige man doch ook een genietbaar schrijver en een begenadigd verteller. Op 7 oktober 1935 werd Jean geboren in het toen nog grotendeels landelijke Ukkel. Als jonge knaap doorworstelde hij de oorlogsjaren. Later ontpopte hij zich tot een gewaardeerd houtbewerker, schrijnwerker en meubelmaker. Zelfs na zijn opruststelling bleef hij letterlijk en figuurlijk aan de weg voorttimmeren. Hij was getrouwd met Nicole Douchant, die een aantal jaren geleden overleed. Samen hadden ze een zoon en een dochter.

En vier kleindochters volgden. Sionne Doms als levensgezellin bracht hem troost tijdens zijn laatste levensjaren.

Jean koesterde veel belangstelling voor geschiedenis, en niet het minst de Ukkelse. Het was altijd een ware belevenis als hij het volksverhaal van de Bende van den Aaizeren 'Tand' voordroeg, een historie die hij in het sappig Ukkelse dialect declameerde. Van daar is het maar een stap naar het toneel, dat hem ook boeide. In het verenigingsleven was hij vaak te zien, men denke aan de Zonnebloem, Zilverdraad, de Ukkelse geschied- en heemkundige Kring¹, e.a.

Een andere grote passie van Jean was het voetbal, en dan in de eerste plaats "den Ukkel Sport, die hij in een prachtige taal breedvoerig beschreef in zijn boek "Si "Uccle-Sport m'était conté". Er hoorde zelfs een 33-toerenplaat bij. De glorie van de Ukkelse voetbalploeg wist hij als geen ander te doen herleven. Op de prille lentedag van 1 april 2019 verliet Jean Dehaes ons. Wij en zijn familie zullen hem missen². L.C.

In Memoriam

Philippe Chevalier nous a quittés le 4 avril 2019. Il avait 91 ans. Avec son épouse, Marie-Françoise Duvieusart, il était un membre fidèle de notre cercle. L'un et l'autre ont toujours exprimé leur soutien à notre association et leur intérêt pour ses principales manifestations. Nous leur en savons gré d'autant plus que leurs activités, professionnelles, politiques ou familiales ne manquaient pas de les occuper abondamment. Les funérailles ont eu lieu le 8 avril à l'église Sainte-Anne. A son épouse et à sa nombreuse descendance, nous adressons nos condoléances les plus sincères. P.A.

In Memoriam

Nous venons d'apprendre le décès d'**Etienne Allard**, le 30 avril 2019. Petit-fils de Victor Allard, qui fut bourgmestre d'Uccle de 1896 à 1899, il passait - enfant - ses étés au château familial qui dominait le vieux quartier de Stalle et qui fut (avant sa démolition en 1957) le plus imposant château de son époque dans la banlieue bruxelloise. Il était né le 10 juin 1935. Le bel article sur les Allard et leur résidence ucquoise récemment paru dans notre revue devait beaucoup à ses sources et témoignages³. Il était aussi un membre généreux de notre cercle. A sa famille, nous adressons nos condoléances les plus vives. P.A.

¹ Lid sinds 1975.

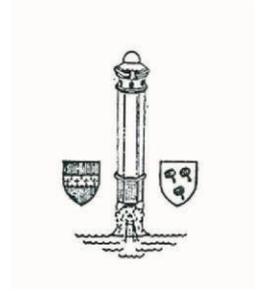
² Zie ook : Jean Dehaes, *Ucclois depuis toujours. La famille Dehaes*, in *Ucclesia* 258 (januari 2016) en 259 (april 2016).

³ Eric de Crayencour, *Les Allard et leur propriété ucquoise durant la Seconde Guerre mondiale*, dans *Ucclesia*, n° 268, janvier 2018, p.4-25.

Membres d'honneur Ereleden

(par ordre d'octroi du titre) (volgens de orde van toekenning van de titel)

M. le Pasteur Emile Braekman, fondateur et ancien administrateur (+)
M. André Gustot, ancien administrateur (+)
M. Jean Deconinck, fondateur, ancien administrateur et vice-président
M. Paul Martens, ancien administrateur
M. Michel Maziers, ancien administrateur et vice-président (+)
M. Jacques Lorthiois, administrateur et ancien vice-président (+)
M. Henry de Pinchart de Liroux, ancien administrateur (+)
Mme Monique Van Tichelen, ancien administrateur (+)
De heer Jacques-Robert Boschloos, gewezen bestuurder (+)
M. Jean-Pierre De Waegeneer, ancien administrateur et trésorier (+)
De heer Raf Meurisse, gewezen bestuurder
M. Jean Lhoir, ancien metteur en page d'Ucclensia
M. André Vital, ancien metteur en page d'Ucclensia.



Ouvrages édités par le Cercle Werken uitgegeven door de Kring

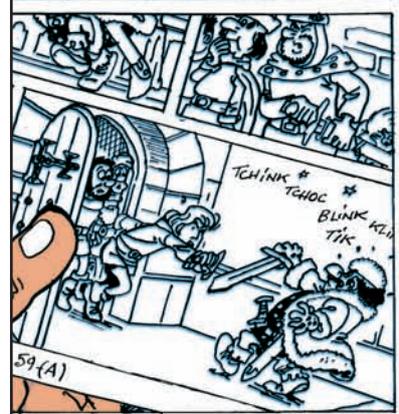
Monuments, sites et curiosités d'Uccle - 3e éd. (2001)	6 €
Histoire d'Uccle, une commune au fil du temps	épuisé uitgeput
Les châteaux de Carloo	5 €
Le Kinsendael, son histoire, sa flore, sa faune	2 €
La chapelle de Notre-Dame de Stalle	2 €
Le Papenkasteel à Uccle	2 €
La seigneurie de Carloo & De Heerlijkheid van Carloo	2 €
Uccle en cartes et plans & Ukkel op kaarten en plannen	2 €
Le vallon du Tetteken Elst	5 €
Aspects d'Uccle : contrastes d'hier et d'aujourd'hui / Aspecten van Ukkel : contrasten van vroeger en nu (2016)	10 €
Dialecten in Ukkel/ Dialectes ucclois (2018)	5 €
Uccle et la Grande Guerre (2018)	20 €
Uccle en 1914-1918 / Ukkel in 1914-1918 (2018)	10 €

Editeur responsable - verantwoordelijke uitgever : Patrick Ameeuw



Souvenirs du Studio PEYO PAR Wasterlain

1969, AVENUE DE BOETENDAEL, N°37, STUDIO PEYO. DERNIÈRES PAGES DE L'ALBUM DE TOHAN ET PIRLOUIT: LE SORTILÈGE DE MALTROCHU.



MAGE 1: CROQUIS WALTHERY,

COULEUR: BALOO *Wasterlain* **FIN**